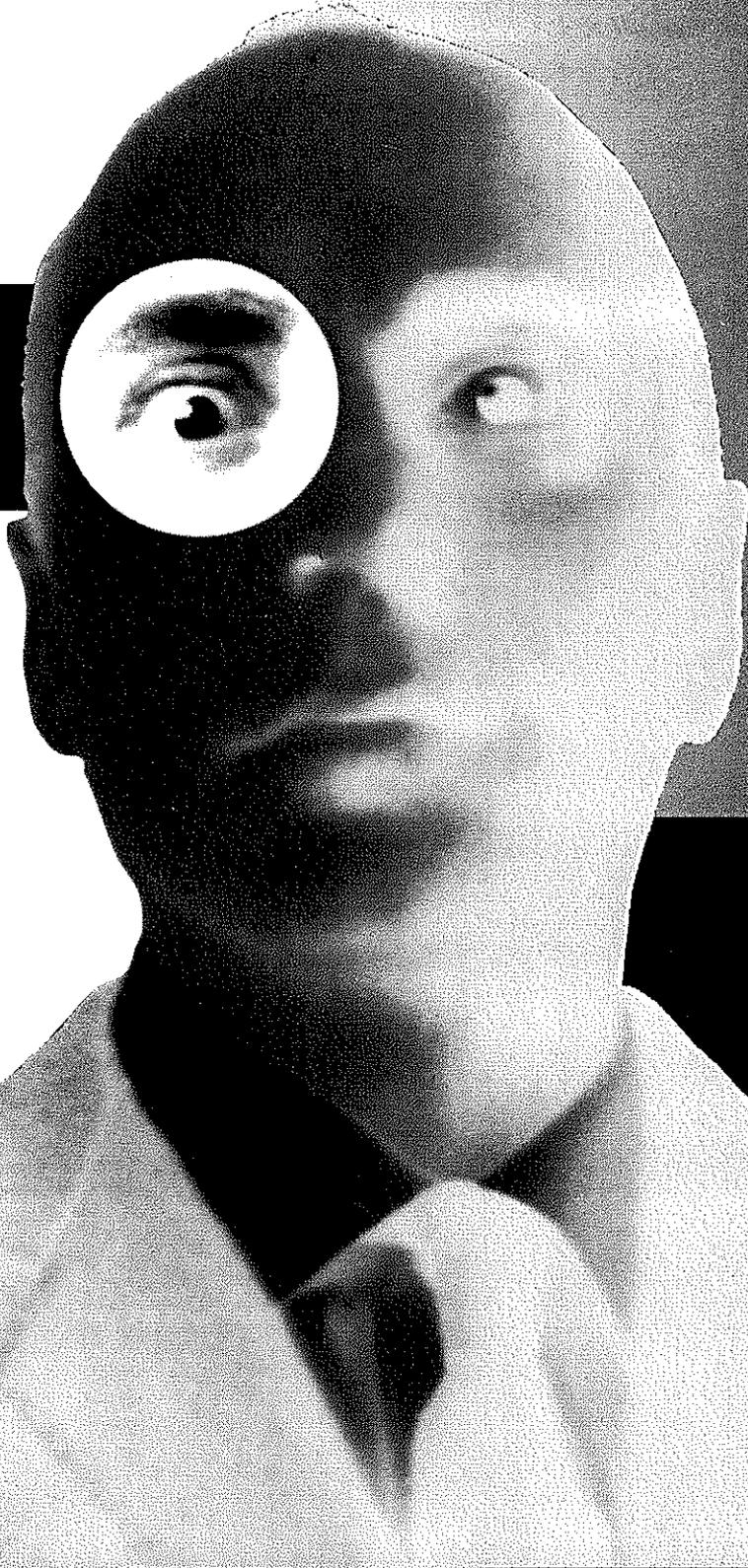


L A C O M É D I E
D E B É T H U N E

De l'aube



du **9**
mars
au **11**
avril

à l'Atalante

N. Lombardi

Dix-sept spectacles et lectures figurent au programme du XVII^e Festival du Jeune Théâtre d'Alès, qui ne manque pas de citer Rimbaud («*On n'est pas sérieux...*»).

Cette affiche bien remplie n'a pas tourné la tête aux organisateurs. Alès reste une aventure artisanale, qui marche grâce au bénévolat d'un petit groupe de membres des ATP (Amis du théâtre populaire). Peu porté sur le théâtre de rue et les saltimbanques, le Festival est une affaire presque clandestine, un événement qui perpétue l'utopie de spectateurs citoyens, une petite épicerie loin de l'hypermarché d'Avignon. Ici, les taux de remplissage ont beaucoup moins d'importance que la curiosité du public. Cette année, une *Feuille de la jeune critique* témoigne de cette curiosité. Distribuée quotidiennement, elle est rédigée par dix jeunes spectateurs de 14 à 20 ans. Un encadré dans le numéro 2 précise: «*Réagissez à nos critiques: n'hésitez pas à agresser les dix jeunes journalistes badgés (...)*». Une invite assortie d'un bémol dans le numéro 4: «*N'hésitez pas à agresser doucement...*» Non, Alès ne se rejoue pas la fausse polémique d'*Andromaque* à Avignon. Mais il est vrai que les critiques en herbe ne mâchent pas leurs mots et que leur franchise a surpris plusieurs des compagnies invitées. Ainsi, ces comédiens de *Roméo et Juliette* (compagnie Le Fils du Grand Réseau) qui «*semblent se lasser de cette idée de mise en scène de dérision: leur tonus du départ s'effondre, l'intérêt avec*». Ou la compagnie La Lune Bleue, dont le *Family Bandit* est sévèrement traité par certains des critiques: «*A 12 ans, on peut se permettre de passer des messages cruciaux de ce genre, mais plus vieux, ces mêmes messages deviennent tout simplement su-per-fi-ciels.*»

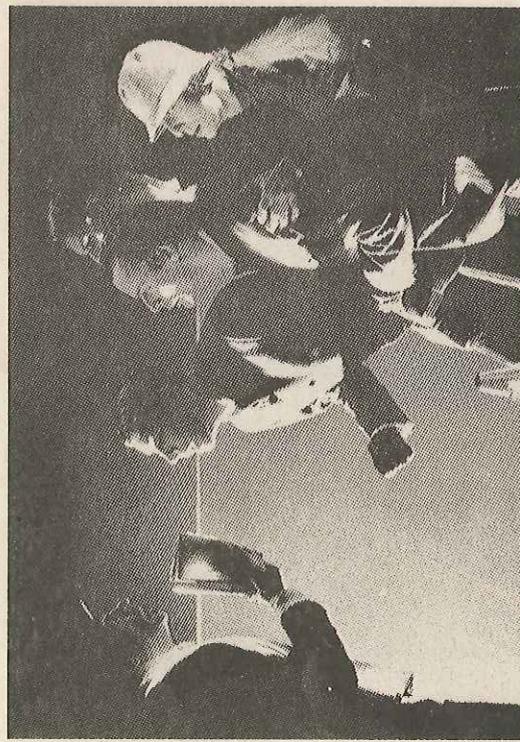
La plupart des spectacles présentés à Alès ont été créés ailleurs cette saison et invités après avoir été repérés par des membres du réseau des ATP. Mais certains sont de véritables créations Alès 94. Parmi ceux-ci, la *Cérémonie des hommages*, un texte écrit et mis en scène par Yedwart Ingey, dont la première pièce, *Chartres sous une pluie d'automne*, montée par Marion Hewlett au Festival Turbulences de Strasbourg en 1993, avait attiré l'attention. Drôle de texte que cette *Cérémonie des hommages*, qui commence comme une tranche de vie réaliste (une ville de cure, une femme alcoolique, un couple qui se défait), limite sordide (le mari couche avec la fille), et qui finit par tourner au quasi fantastique (avec un directeur de clinique totalement allumé), dans une atmosphère proche des dérèglements familiaux chers à Adamov. L'écriture d'Yedwart Ingey est étrange, avec des banalités et des soubresauts, des temps forts et de longues pages creuses en apparence. Sa mise en scène est à son image. On met du temps à s'intéresser à son spectacle, à se rendre compte que son univers est beaucoup plus dégligné qu'il n'en a l'air. Mais une fois les failles

Toujours décidé à aiguïser la curiosité du public, le Festival du Jeune Théâtre fête ses dix-sept ans en mêlant bonnes reprises et créations. Une conception de la jeunesse qui ne connaît pas de limite d'âge.

avec entrain mais sans excès d'originalité. Pour sa compagnie pourtant, qui présente aussi *l'Heureux Strata-gème* de Marivaux dans le *off* d'Avignon, l'escapade d'Alès aura constitué une bouffée d'air. Sur la place du petit village de Cendras, adossés au mur d'une vieille abbaye, les comédiens auront connu le plaisir d'une vraie représentation villageoise, pour public non blasé.

En fait, où s'arrête la jeunesse? Avec raison, les organisateurs d'Alès refusent la limite d'âge. Certains des metteurs en scène présents cette année – Mario Gonzalez qui monte *En attendant Godot*, Aurélien Recoing et Laurence Roy qui ont présenté, en avant-première d'Avignon, les *Entretiens de Thomas Bernhard* avec Krista Fleischmann, ou Michèle Guigon (*Duo, histoire d'amour*) – roulent leur bosse depuis longtemps. Mais il est vrai qu'un metteur en scène tel que Claude Régy est toujours considéré par le ministère comme «*jeune compagnie*». Et qu'il vaut mieux s'en réjouir, comme de la jeunesse maintenue d'Alès.

René SOLIS



Eric Dervit

«*De l'aube à minuit*»: un texte à «stations».

terrestre d'Alain Cuny, dont chaque intervention allume illico l'inquiétude alentour.

Autre temps fort du Festival, la présentation de *De l'aube à minuit*, pièce de Georg Kaiser que le metteur en scène Sylvain Maurice a montée cette

saïson en région parisienne. Déjà remarqué pour sa mise en scène de *la Foi, l'Amour, l'Espérance* de Horvath, Maurice explore avec Kaiser un univers proche, ou comment un petit caissier de banque craque un beau jour et flambe sa vie en quelques heures, le temps de vérifier que l'argent n'achète pas l'amour, qu'il corrompt tout et ne permet pas de revenir en arrière. Chef-d'œuvre d'un théâtre expressionniste terrible et drôle, à forte charge politique, *De l'aube à minuit* est construit comme une succession de tableaux. Maurice cadre au plus près chacune de ces «stations» du texte. Les acteurs jouent dans un espace réduit, de la taille d'un petit écran de cinéma. Ainsi serrée, avec une modestie obstinée, la pièce de Kaiser dévoile toutes ses richesses. La mise en scène les expose plus qu'elle ne s'en empare. Mais le pari de bien faire entendre l'humour sombre de Kaiser est en tout cas tenu.

Beaucoup plus anecdotique: *la Princesse d'Elide* de Molière. La pièce n'est pas la plus connue de son auteur et ce n'est pas la meilleure. Le metteur en scène, Jean-Luc Revol, la revisite

FESTIVAL • THEATRE

Alès dans ses baskets

Libération

LE FIGARO

THÉÂTRE

« De l'aube à minuit »

de Georg Kaiser

Brumes et sortilèges

Quelle différence entre Kaiser et Courteline, le jeune Brecht et Labiche, qui ont en commun d'être des auteurs enclins au burlesque ? L'expressionnisme. En France, le mot est vaguement synonyme de nord, de nuit, d'irrationnel, d'entre-deux-guerre, d'effroi. On peut être attiré ou conquis par ces brumes et ces forêts d'où parlent des prodiges tout en se sentant parfaitement étranger à ces sortilèges : la Lorelei et le D' Caligari ont toujours un drôle d'accent, en français. Nous sommes trop superficiels, nous ne sommes pas assez superstitieux pour être vraiment romantiques.

On retrouve dans l'expressionnisme et, en particulier, dans le théâtre de Georg Kaiser (1878-1945), l'essence du génie allemand : ironique et sentimental, sombre et violent, amer et chimérique. Il ne craint pas de provoquer, il recherche la vérité dans l'excès et la mélancolie, il rompt le pacte ancien de l'art avec la nature, la joie, l'illusion. Le héros court vers sa perte, comme dans *Woyzeck* ou *L'Ange bleu*.

Toujours la noirceur s'accroît, la beauté s'aggrave, avec la peur et la morosité. L'expressionnisme n'est peut-être que cela : l'expression d'un dégoût devant la décadence du *vieux monde* et un pressentiment de l'apocalypse, ce qui justifie que son actualité, sa fascination, persistent ; il suppose, en tout cas, une absolue sincérité, qui n'exclut pas le sens de la farce.

Cette version de la pièce de Kaiser, mise en scène par Sylvain Maurice et adaptée en français par René Radrizani, est dans son genre un petit joyau, un hommage amusé, un pastiche, avec tout ce que ce mot suppose d'amour et de dévotion à un genre. On a construit une sorte de théâtre miniature où les acteurs apparaissent et disparaissent, comme des marionnettes. Tout défile comme sur un écran, selon une esthétique qui s'inspire du cinéma muet, celui de Murnau ou de l'ami Fritz (Lang), où des visages ténébreux et hilares se découpent dans des lueurs d'arrière-monde.

Difficile de juger la pièce de Kaiser qui reste fidèle à un procédé typiquement expressionniste, proche de la ballade, le *Stationendrama* hérité de Strindberg et souvent utilisé par Brecht : le charme qui se propage, de tableau en tableau, est inséparable d'une vision qui lui donne toute son étrangeté.

Dans cet espace réduit, conçu par Joëlle Bondil et Judith Backès, les acteurs qui jouent successivement plusieurs rôles semblent en parfaite harmonie. Il faut les citer tous : François Macherey, Véronique Müller, Nadine Berland, Gerald Cesbron, Nathalie Duverne, Pascal Marin-Granel, Désirée Olmi, Jean-Pierre Poisson. Ils ont une proximité, une présence, qui séduit et inquiète, d'autant que Kaiser nous laisse entrevoir d'autres peurs : quand un personnage, épris de pureté, abuse dans un discours public des métaphores de la contagion et de l'épidémie (tout en donnant libre cours à sa haine de l'argent), on ne peut que frémir.

Ils apprivoisent la beauté du gouffre.

Frédéric FERNEY

Théâtre du Chaudron (Cartoucherie de Vincennes), à 20 h 30.

THÉÂTRE

DE L'AUBE A MINUIT au théâtre de l'Atalante

Un Allemand sur la liste d'attente

La traversée des écrivains, d'un peuple à l'autre, a des priorités étranges. Tels d'entre eux, de peu de mérite, sont traduits dès qu'apparus. D'autres, d'une dimension primordiale, stagnent sur la liste d'attente, *ad vitam aeternam*. Regardez les Allemands. Depuis 1950, les dramaturges allemands occupent nos théâtres. Directeurs, metteurs en scène, acteurs, professeurs, sont atteints d'une germanophilie scénique aiguë. C'est nous, les Français, qui l'avons voulu, et il suffit qu'un petit gars de chez nous s'en aille balayer la cour, un dimanche ou deux, dans un théâtre de Saxe ou de Bavière pour qu'il soit aussitôt tenu, par nos théâtres subventionnés, pour un phénix, couvert d'or et de louanges.

Tous les écrivains allemands de théâtre et de sous-théâtre se voient donc joués dans l'Hexagone, et ce ne sont plus Molière et Claudel qui forment les acteurs dans les conservatoires, c'est Botho Strauss. Cependant, le dramaturge allemand vivant qui fut, de 1910 à 1933, le plus estimé et le plus joué dans son pays, fut Georg Kaiser, né à Maddebourg en 1878, mort en 1945, en Suisse parce que l'intervention nazie le força à s'exiler en 1933. Or les pièces de Georg Kaiser, par exemple *la Veuve juive* (1911), *Europe* (1915), *le Corail* (1917), *Gaz* et *la Fuite à Venise* (1923), *le Soldat Tanaka* (1940), sont inconnues en France.

L'art à la fois très sensible et souverain de Georg Kaiser eût déjà dû, de par lui-même, susciter sa fortune en France. Et il y a deux autres raisons. C'est qu'expressionnisme pour expressionnisme, celui de Kaiser est différent, plus justifié, plus énergique, plus concis. C'est aussi, surtout, que Kaiser est très actuel dans ses objections, presque obsessionnelles, à une société fondée sur la production, la primauté des acquisitions techniques, la loi du profit, l'argent. Il cherche, un peu à l'aveugle, par intuition, les voies d'« une femme, un homme, modernes », libres de s'appliquer à des fins plus exaltantes. Sa pièce, *De l'aube à minuit* est jouée au

théâtre de l'Atalante, certes une petite salle, mais la mort d'Eugène Ionesco vient de nous rappeler qu'il n'a pu se faire connaître et continuer d'écrire, qu'en donnant ses trois premières pièces à de tout petits théâtres (petits par le nombre des fauteuils, grands par leur programmation). Cette pièce, *De l'aube à minuit*, bénéficie d'une très belle traduction de René Radrizzani (1).

Une présence fascinante

Le « départ » de la pièce est brusque. Une jeune femme, de belle allure, se présente dans une banque, en Allemagne. Elle vient retirer une assez grosse somme, qui, normalement, a été transférée par une banque italienne. Le directeur de la banque voit en cette femme un escroc. Mais sa beauté a déterminé un choc chez le caissier, qui, pourtant honnête, vole la somme qu'elle était venue chercher, et prend la fuite.

De l'aube à minuit n'est pas du tout l'une des meilleures pièces de Georg Kaiser. Le metteur en scène Sylvain Maurice a présenté d'une manière très curieuse et intéressante les deux premiers actes, en cadrant très étroit décor et comédiens, si bien que le jeu acquiert la surréalité des marionnettes et de certains dessins animés (comme *Mr Magoo*). Ensuite, le mirage s'atténue. L'actrice Véronique Müller donne une présence fascinante à la voyageuse italienne, qui n'est certes pas un filou mais qui va s'avérer une maman trop couveuse. Allons voir cette pièce secondaire de Kaiser, et si sa réussite doit en susciter d'autres, plus fortes.

MICHEL COURNOT

► Théâtre de l'Atalante, 10, place Charles Dullin, Paris 75018, métro Anvers, tél. : 46-06-11-90. A 20 h 30 du lundi au samedi. A 17 heures. dimanche. Places 45F à 110 F. Jusqu'au 11 avril.

(1) Ce dernier a traduit aussi deux grandes choses, *le Navire de bois* et *la Nuit de plomb*, de Henny Jahnn, publiés chez Corti, - cf. l'article de Pierre Lepape dans *Le Monde des Livres* du 3 décembre 1993.

TELERAMA

Télérama

Du 2 au 8 avril 1994

De l'aube à minuit

*De Georg Kaiser, mise en scène
Sylvain Maurice. Durée: 1h30.*

Encore une de ces pièces d'écrivains expressionnistes allemands qui résonnent si fort aujourd'hui ! En huit tableaux, celle-ci montre comment l'argent irrigue tous les canaux de la société, jusqu'à prendre le pouvoir sur les hommes. Avec une simplicité extrême, un sens du rythme et de l'image, une troupe de comédiens qui se moule parfaitement dans les personnages stylisés de Kaiser, Sylvain Maurice nous donne là une interprétation du texte franchement réussie, franchement émouvante. **E. B.**

Jusqu'au 11 avr., théâtre
de l'Atalante, 46-06-11-90.

FIGAROSCOPE

Semaine du 23 au 29 mars 1994

Coup de cœur : De l'aube à minuit du dramaturge Georg Kaiser, avec le talentueux François Macherey, à l'Atalante. Un caissier vole sa banque et part dans une aventure existentielle désespérée. Une pièce de Georg Kaiser, très jouée en son pays au début du siècle, qui vaut surtout par la très belle et très précise mise en scène de Sylvain Maurice. Un bijou dans un écrin. Et une très bonne soirée de théâtre !

FIGAROSCOPE

A T A L A N T E

LUMINEUX

Mort en 1945, Georg Kaiser fut un dramaturge prolifique que l'on connaît très mal en France. Si « De l'aube à minuit » n'est pas une œuvre exceptionnelle, on y trouve un réalisme expressionniste qui annonce le jeune Brecht. Si on peut trouver beaucoup de plaisir à ce spectacle c'est, d'abord, grâce au travail de mise en scène. Sylvain Maurice a eu l'intelligence de créer un castelet, une espèce de petit théâtre dans le théâtre, où il laisse se dérouler toute

l'action. C'est très beau, très efficace, et apporte la distance nécessaire à ce genre de théâtre. Les comédiens sont très bons : François Macherey, pivot de l'histoire, en caissier voleur, et tous les autres, particulièrement Nadine Berland. Qu'elle joue les jeunes filles au piano, ou la vendeuse de journaux pour SDF, elle est d'une présence formidable. Le spectateur qui, d'habitude, va dans ce petit théâtre de l'Atalante n'en sort jamais déçu. Cette fois, il sera comblé.

J.-L.J.

● Atalante. 20 h 30. Tél. : 46.21.44.09.

Le quatrième coup Le 4 avril 1994

De l'aube à minuit est une pièce emblématique : elle raconte le destin d'un petit homme fragile, pris dans la machinerie d'une société guidée par l'argent, et qui, d'un coup, sort du circuit. Fable qu'on retrouve dans certains films de Tanner. Mythe tout à fait contemporain : un être rompt avec la société, de façon radicale, inattendue, impromptue.

L'histoire est celle d'un caissier, dans une banque : cet homme conserve quelque sentiment malgré qu'il ait passé de nombreuses années derrière un guichet. Il va passer toute une journée à essayer de faire quelque chose avec l'argent qu'il a volé, quelque chose qui "ait de la valeur". Et, il va s'apercevoir qu'il ne peut rien acheter.

Sylvain Maurice a monté cette pièce avec une équipe complètement soudée dans un tout petit espace (le plateau doit faire 15 m²). L'Atalante est en effet un tout petit théâtre, dont on dit souvent du bien ici, au *quatrième coup*. C'est un théâtre d'art et d'essai, avec une exigence étonnante, où il se passe très souvent des choses intéressantes.

Jouant de l'espace, Sylvain Maurice réussit à nous faire nous envoler dans les airs, à nous faire surplomber des immensités, à entendre une foule autour de nous, un petit peu comme on peut le faire au cinéma. Sauf que c'est mille fois plus impressionnant parce que cela se déroule à quelques mètres de nous. C'est un exploit dans un aussi petit lieu. Je conseille vivement d'aller voir cette pièce.

Nicolas Roméas



le Parisien

Le 29 mars 1994

Une descente aux enfers



Huit comédiens étonnants serrent cette pièce remarquable. (Photo Eric Derval)

SUR le fil du burin, gravée en noir et gris avec une précision aiguë « De l'Aube à Minuit » est une descente aux enfers : un caissier à l'âme chevaleresque a dévalisé sa banque par révolte contre le pouvoir, la mesquinerie et la société en général. Ecrite en 1917 par Georg Kaiser (1878-1945), prolifique dramaturge allemand très admiré de Bertold Brecht, cette satire sociale féroce et implacable dénonce l'importance et le caractère pernicieux de l'argent. Fable toujours d'actualité. La force du spectacle servi par huit comédiens inconnus mais tous étonnants vient de sa concision, son rythme et sa sobriété. Sylvain Maurice atteint une tension maximale avec un minimum de moyens.

Plongés dans des éclairages sombres très expressionnistes, les sept tableaux sont traités comme des plans cinématographiques. Autour de François Macherey, le caissier, qui se transforme dans sa course éperdue en caricature pathétique, gravite une petite bourgeoisie mesquine et avide, campée par des comédiens à chaque fois méconnaissables. Parmi eux Nadine Berland, Désirée Olmi, Pascal Martin-Granel. Du grand théâtre.

A.D.

► « De l'aube à minuit ». A 20 h 30 du lundi au samedi, dimanche 17 heures jusqu'au 11 avril. L'Atalante, 10, place Charles-Dullin -XVIII^e. Places : 110 F, 70 F (tarif réduit). Tél. 46.06.11.90.

TSF 89.9 MHz

le 2 avril 1994

Tout commence et tout finit par une liasse de billets. Grosses coupures, gros paquet, qu'un caissier de banque compte et recompte consciencieusement. Et s'il va perdre (d'abord allégrement ensuite tragiquement) sa conscience professionnelle (un caissier, ça encaisse, ça ne vide pas la caisse), c'est justement parce qu'il a une conscience aigüe de la loi de l'argent. C'est même en poussant jusqu'au bout la loi du fric, omniprésente, qu'il videra le monde, lui-même et les autres de toute conscience. Jusqu'au drame du néant, de la mort. Quand plus rien ne vaut rien. Terrible logique.

C'est celle de cette pièce de Georg Kaiser, dramaturge du début du siècle, admiré par le jeune Brecht, haï des nazis, auteur sans complaisance et sans illusion, adepte d'un humour plutôt noir, fabuliste cruel et sorte de moraliste qui débusque derrière les masques de nos quotidiennes morosités les brutalités archaïques de notre condition humaine.

De l'aube à minuit est une œuvre dense, courte et forte, taillée au scalpel d'un langage sans détour et pourtant lyrique. Des répliques dépouillées, sculptées en volutes, rythmées par l'urgence des actes d'un personnage guidé par ses propres pulsions, rebelle automate de ses désirs et de sa cupidité. Plus désirant d'ailleurs que cupide, dans un monde plus cupide que désirant. C'est là le cœur profond de cette histoire tragico-comique, parabole d'une aliénation fondamentale : celle de l'argent-roi.

Sylvain Maurice a mis en scène De l'aube à minuit avec l'habileté et la malice nécessaires que commande ce petit lieu scénique qu'est l'Atalante. Exigüité qui n'empêche ni l'invention des images, ni l'expression corrosive de huit acteurs et actrices impeccables, où l'on distingue le jeu de François Macherey dans le rôle du caissier amoureux d'une femme qu'il croit fatale par inadvertance.

Gérard Germain

Révolution

« Nous vivons le temps des révolutions. »

le 28 avril 1994

Course à l'abîme

Georg Kaiser

De l'aube à minuit

Mise en scène de Sylvain Maurice, créé à l'Atalante, puis à la Comédie de Béthune du 4 au 7 mai.

A Georg Kaiser (1878-1945) nous devons ce chef-d'œuvre de l'expressionnisme, *De l'aube à minuit* qui, datant de 1916, est de quelques années antérieur à l'épanouissement de ce mouvement théâtral.

Un caissier modèle part avec la caisse sans avoir rien prémédité. Une séduisante Florentine (l'Italie a toujours fait rêver l'Allemagne) est venue ce matin-là retirer 3000 marks,

mais le virement de sa banque n'est pas arrivé et on suspecte une tentative d'escroquerie. Tout de suite après, « un gros », comme il se désigne lui-même, dépose 60000 marks. Le caissier ramasse la mise et vient offrir argent et fugue amoureuse à la dame qu'il a pris pour une aventurière. En quoi il fait erreur, et elle l'éconduit. Mais il a sauté le pas : à lui toutes les aventures puisque le voilà très riche.

Le pouvoir que lui confère cet argent qu'il étale, le jette dans la griserie du plaisir satanique de corrompre : conduite brutale et humiliante dans un cabaret et au vélodrome où, pour faire monter la fièvre, il offre des primes mirobolantes. Ce qui l'intéresse dans son mépris pour le genre humain corrompu par l'argent, c'est l'excitation des spectateurs dont il espère des coups de folie et des bagarres meurtrières. Sa cavale prend fin à l'Armée du Salut. Une balle dans la tête.

Sylvain Maurice a tiré un parti étonnant de l'exiguïté de l'Atalante. Il utilise des techniques du cinéma d'une grande efficacité, cadrages, gros plans, plans américains. Du caissier on ne voit d'abord dépasser dans une ouverture rectangulaire que les doigts comptant prestement les billets. Tableau de famille : mère, femme, filles, en attente du chef de famille, grotesques, gestes à vide, propos à la Ionesco. C'est assis de dos, en ombre chinoise dans le cadre qu'il emplit à moitié, que le caissier en finit avec l'existence. François Macherey est une découverte : très crédible, sans exagération dans son jeu stylisé et comme brûlé en dedans par l'urgence de vivre en un jour tout ce qu'une quarantaine d'années refusent à un homme ordinaire.
R.T.

UN DES MEILLEURS SPECTACLES DU FESTIVAL

Orfèvrerie théâtrale

Von Morgens bis Abends – de l'Aube à Minuit –, de Georg Kaiser, la seconde pièce jouée aux entrepôts Thalassa, pour quatre représentations à guichets fermés, dans une mise en scène de Sylvain Maurice.

ORFÈVRERIE, C'EST BIEN le mot qui convient pour cette pièce sur les valeurs, celle de l'argent, sous forme d'or ou de papier monnaie omniprésent, et celle des idéaux ; valeurs entre lesquelles se trouve écrasé l'individu en quête de plénitude et de vie authentique. Orfèvrerie qui, le cliché est rebattu, change le métal brut en œuvre ciselée, transfigurée par la sensibilité et le travail de l'artisan ; tout comme les données du vécu, brutes elles aussi, sont transmuées en œuvre d'art par l'écrivain et le metteur en scène.

L'humble caissier d'une banque n'a de contact avec l'argent que sous la forme des billets à compter qui lui passent par les mains. Arrive devant lui une belle étrangère qu'il prend pour une aventurière. Il s'enflamme, fait la caisse et jette aux orties sa petite bourgeoise d'épouse, sa vieille maman routinière, les games de son aînée et la broderie de sa cadette, le bonheur familial quoi, garanti noces d'or, ainsi bien nommées puisque l'amour même se trouve coté à l'aune du métal jaune.

Mais il y a méprise et la belle s'esquive. Reste au pe-



De l'aube à minuit, une langue théâtrale très dense.

tit homme à brûler sa vie et les soixante mille marks qu'il a dérobés, jusqu'à toucher au but de sa quête libératrice : l'argent est la valeur d'échange universellement reconnue par laquelle se manifeste de façon civilisée une brutalité archaïque que les puissants dissimulent sous le manteau des bons sentiments et des idéaux. Il n'en convaincra pas ses compagnons de misère, mais l'important n'est pas ce que comprend le person-

nage. Le spectateur lui se trouve devant une démonstration d'une limpidité parfaite, et d'un attrait irrésistible, car il ne suffit pas au théâtre de dévoiler la face cachée du monde, encore faut-il la rendre sensible et lisible.

La mise en scène de Sylvain Maurice est de ce point de vue une totale réussite. Il a su faire entendre le rythme et les ellipses d'une langue théâtrale dense. Les personnages qui évoluent

dans un tout petit dispositif scénique, comme dans un écrin, semblent ciselés dans un matériau fait d'ombre et de lumière, rendant ainsi avec une force rarement atteinte l'atmosphère envoûtante qu'a autrefois développée l'expressionnisme allemand. C'est bien pour ce travail de mise en scène d'une très grande précision et d'une très grande délicatesse, d'une plasticité remarquable, qu'on peut parler d'orfèvrerie théâtrale.

Il y a deux ans, au quinzième festival du Jeune Théâtre, on a pu assister à la toute première création de Sylvain Maurice. *La foi, l'amour, l'espérance*, de Von Horvath, une œuvre très proche dans le temps et dans l'esprit de celle de Georg Kaiser. Mêmes thèmes, même humour désespéré, mêmes dénonciations d'une insupportable inhumanité. Malgré un premier essai discutable, le travail de ce jeune metteur en scène s'y révélait riche d'un talent potentiel qu'ont su discerner les Amis du Théâtre Populaire... aujourd'hui pour notre plus grand plaisir.

La Marseillaise – Dimanche 24 juillet 1994